

CHI Zijian

# NEIGE ET CORBEAUX

Roman traduit du chinois  
par François Sastourné



*Éditions Picquier*

## LE CHEVAL NOIR

Lorsque le givre arrive avec l'hiver, il amène la mélancolie. Dès qu'il apparaît, les rues de la ville de Fujiadian<sup>1</sup> ressemblent à un poisson sorti de l'eau et se débattant sur le sol mais déjà presque raide, presque mort. Tous ces petits métiers que l'on peut exercer à l'extérieur pendant l'été, comme coiffeur de rue, pédicure, lavandière, écrivain public, diseur de bonne aventure, ceux qui pressent les grains de beauté, tirent le portrait, changent de l'argent, font des travaux d'aiguille, cirent les souliers sont contraints de plier leur matériel et de rentrer dans les maisons. Seuls ceux qui réparent les jarres ou les bols en porcelaine avec des agrafes, ceux qui font sauter des grains de maïs s'affairent comme d'habitude sous les ormes – après tout, leur travail se fait avec du feu. La différence, c'est que les ormes sur lesquels ils s'appuient sont, tel un riche qui a tout perdu, chauves, hébétés, dénués de feuilles. C'est la période où la chance sourit aux cardeurs de coton et aux vendeurs de bois de chauffage. Les premiers font revivre le coton qui était mort, après lui avoir rendu son lustre et sa souplesse, les

---

1. Fujiadian, littéralement le « domaine de la famille Fu », était le nom du quartier chinois de Harbin, ville fondée en 1898 lors de la construction du Chemin de fer de Chine orientale. En 1910, les étrangers, essentiellement russes, résidaient dans le quartier des Quais et dans la Nouvelle Ville.

femmes cousent des vestes et des pantalons molletonnés ; les seconds prennent du bois bien vivant et le font mourir dans la chaleur du feu, le transformant en fumée et en cendres. Les jeunes gars qui travaillent pour le marchand de bois endossent une planche lourde et sillonnent rues et ruelles pour fournir les restaurants, les maisons de thé, les auberges, les maisons closes, les bains publics et les théâtres. L'hiver venu, les feux brûlent grâce à eux.

C'était à la fin de l'automne, en 1910, Wang Chunshen rentrait chez lui à Fujiadian dans son fiacre. Il faisait un noir d'encre, à la différence du quartier des Quais dont il venait, illuminé et animé. En fait, la Compagnie de lampes électriques Yaobin avait bien ouvert une centrale de production d'électricité à turbine au nord de Fujiadian, dans la douzième rue, fournissant la majorité des foyers de l'endroit. Mais comme chaque mois elle faisait payer plus d'un tael d'argent, les gens trouvaient que c'était cher et continuaient à s'éclairer à la lampe à huile. Et comme la compagnie se faisait payer au mois, elle gagnait d'autant plus qu'elle fournissait peu, raison pour laquelle elle éteignait avant minuit. Avant l'installation des lampadaires, ceux qui tenaient des boutiques avaient l'habitude d'y accrocher des lanternes à huile. Avec l'arrivée de l'électricité, ils les avaient rangées. Maintenant, quand les lampadaires étaient éteints, les cambrieurs pouvaient agir, moyennant quoi, à l'automne, la police avait dû demander aux résidents du quartier de remettre à leur porte une lanterne allumée toute la nuit, pour se prémunir contre les voleurs. Difficile pourtant de rallumer ces lanternes mises au rancart. Telles des prostituées converties qui refusent de recevoir des clients, elles tenaient leur lumière cachée dans leur tréfonds.

Mais Wang Chunshen aimait en fait cette obscurité. La nuit, il fallait quand même qu'elle ait l'air de la nuit, non ? Certes, il était le patron de l'Auberge des

trois kang<sup>1</sup>, mais chaque soir il lui fallait en rentrant affronter sa femme et sa concubine, aussi avant d'entrer aimait-il prendre au toucher sa pipe accrochée à sa ceinture et profiter du noir pour en fumer une, en caressant le museau de son cheval noir. Après tout, celui-ci l'avait suivi toute la journée, il lui devait bien ça. L'animal savait que son maître l'aimait et il collait son visage contre le sien, comme pour lui dire qu'il était prêt à donner sa vie pour lui. Alors Wang Chunshen lui disait avec émotion : « Brave type ! » La pipe terminée, il le détela et le conduisit derrière l'auberge dans son écurie, craquait une allumette et allumait sa lanterne, il lui donnait à boire et mettait du foin dans sa mangeoire, puis il éteignait et s'en allait. Il y avait parfois un ou deux autres chevaux appartenant à des clients de l'auberge, mais il n'attachait jamais le sien, parce qu'il savait qu'un bon cheval ne se laisse pas emmener.

La femme de Wang Chunshen s'appelait Wu Fen, sa concubine Jin Lan. Normalement, compte tenu de sa position sociale et de ses moyens financiers, il n'aurait pas dû avoir deux femmes. Seuls les riches peuvent se permettre d'avoir trois femmes et six concubines. Mais depuis que Wu Fen était entrée dans sa famille, ils n'avaient pas eu de chance avec les enfants, elle avait fait deux fausses couches et n'était plus tombée enceinte. Or la mère de Wang Chunshen, gravement malade, tenait absolument à tenir un petit-fils dans ses bras de son vivant. En fils respectueux, il ne pouvait que prendre une concubine. Mais être la deuxième ou troisième épouse, pour une femme, même dans une famille illustre, c'est humiliant, et ça l'est encore plus dans une maison humble comme celle de Wang Chunshen. Quand il avait épousé la deuxième, on eût dit des funérailles. Wu Fen, refusant que le palanquin

---

1. Grand lit à plusieurs places, sur briques chaudes occupant une grande partie de la pièce, en usage dans le nord de la Chine.

passer par la grande porte, avait fait ouvrir exprès une porte latérale. Quant à Jin Lan, laideron bien connue dans le quartier, elle pleurait toutes les larmes de son corps : la donner à Wang Chunshen, c'était planter une fleur sur un tas de fumier. Quel genre de fleur était-ce ? Deux yeux, un nez pointé vers le ciel, une face de petit cochon, courtaude et boulotte, et de surcroît le visage grêlé. Quand elle marchait dans la rue, les enfants s'enfuyaient en la voyant. La nuit de noces, Wang Chunshen avait l'air de monter à l'échafaud, tant il était mortifié. A peine avait-il soufflé la bougie et se mettait-il à faire un enfant à Jin Lan que Wu Fen vint frapper à leur fenêtre : elle avait découvert un serpent près de la grande jarre à eau et voulait qu'il se lève pour l'attraper. La mère de Wang Chunshen, alertée par le bruit, sortit en s'appuyant sur sa canne et lui reprocha vertement d'empêcher son fils de faire son devoir, la traitant de mauvaise femme. Wu Fen pleurait à l'extérieur de la chambre nuptiale, et Jin Lan pleurait à l'intérieur : une vierge comme elle, si on l'avait mise dans une maison close, elle aurait été déflorée par un riche et aurait gagné quelques sapèques, mais l'être par Wang Chunshen ne servirait à rien, elle n'en retirerait pas le moindre avantage, elle y perdait tout. Vexé à mort, Wang Chunshen avait envie de la pousser à coups de pied dans le poêle pour qu'elle y brûle comme du bois de chauffage.

Pourtant, ce jour-là, Wu Fen n'avait pas appelé au secours en l'air, il y avait bien près de la grande jarre un serpent long comme une paire de baguettes. Ce n'est que deux mois plus tard que Wang Chunshen comprit comment il était arrivé là. Un jour, en allant se faire couper les cheveux dans la rue, il rencontra Zhang Xiaoqian, cueilleur d'herbes médicinales de son état. Celui-ci lui demanda si son remède contre les rhumatismes était plus efficace avec un adjuvant tiré d'un serpent vivant. Il apprit ainsi

que deux jours avant l'arrivée de Jin Lan, Wu Fen était allée acheter à Zhang Xiaoqian un reptile en expliquant que la jambe de son mari lui faisait très mal, que la pharmacie traditionnelle lui avait bien fourni un médicament mais qu'il fallait le renforcer avec un serpent vivant, et qu'elle en avait absolument besoin d'un qui ne soit pas venimeux. En entendant cette histoire, Wang Chunshen prit sa femme en pitié, et comme Jin Lan était enceinte, il allait chaque soir passer la nuit avec Wu Fen. Mais, bien sûr, Jin Lan n'était pas une femme à se laisser provoquer si facilement. Délaissée, sachant bien ce que Wang Chunshen et sa belle-mère craignaient par-dessus tout, elle décida d'en jouer. Elle se mit à boire de l'eau froide, à grimper sur des escabeaux pour nettoyer portes et fenêtres, à fendre du bois à la hache, à dégager le chemin à coups de pied, bref à tout faire pour que le bébé dans son ventre n'ait pas une minute de paix. La mère de Wang Chunshen prit peur et se mit à escorter sa bru du soir au matin, de crainte qu'il ne lui arrive quelque chose. Wang Chunshen prit la résolution de s'installer dans les appartements de sa mère. Finalement, Jin Lan donna naissance sans problème à un garçon. La vieille mère était si contente qu'elle affichait un sourire permanent ; Wu Fen au contraire prit un air perpétuellement chagriné. Elle et Jin Lan ne pouvaient plus se voir et ne cessaient de se disputer, au grand dam de Wang Chunshen. Il songea que si l'homme était une montagne, la femme était une tigresse, et qu'il ne pouvait y avoir deux tigresses sur la même montagne, sauf à ne plus avoir un jour de repos. Peu à peu, il n'éprouva plus qu'indifférence pour ses deux épouses.

L'année où la mère de Wang Chunshen mourut, Jin Lan donna naissance à une fille. La vieille femme, bien qu'elle n'en sût rien, avait dit à son fils, toute contente : « Notre famille aura un fils et une fille, on voit que l'adage selon lequel une femme laide est un trésor dans la famille

a du vrai. » Mais Wang Chunshen savait bien que, pour se venger de lui parce qu'il ne partageait pas sa chambre, elle avait conçu un bâtard. Et dans son esprit, seuls deux hommes pouvaient être allés avec elle : soit Zhang l'aveugle qui tirait la bonne aventure dans les rues, soit Li le Noiraud, le chiffonnier. Celui-ci avait des goûts étranges, il était connu pour ça à Fujiadian. Qu'il aime le poisson ou les crevettes avariées, passe encore, mais on disait qu'il attrapait aussi des rats et des vers pour les manger.

À la mort de sa mère, Wang Chunshen vendit la maison et l'argenterie qu'elle lui avait laissée, acheta rue Tongfa une résidence en bois à toit de chaume, quitta son travail à la minoterie et ouvrit avec ses deux épouses une auberge. Avant même l'ouverture, les deux femmes se crépaient déjà le chignon à propos de son nom. Wu Fen voulait qu'on l'appelle l'auberge « Chun Fen », jugeant la combinaison de son nom et de celui de son mari de bon augure ; Jin Lan trouvait « Chun Lan » plus agréable à l'oreille. Mais Wang Chunshen n'avait pas l'intention de mêler son nom avec le leur, et dit que l'auberge porterait leurs noms à elles, voilà tout. Cela donnait « Wu Jin ». Trouvant cette combinaison dissonante, il ne la retint pas. Arrivé à la combinaison « Fen Lan », il décida que c'était encore moins bien, ça n'allait pas du tout, ça donnait l'impression que l'établissement était tenu par un étranger. Il opta pour « Jin Fen », ce que refusa Wu Fen : elle était la première épouse, son nom ne pouvait être à la seconde place. Il envisagea alors « Fen Jin », mais ça sonnait mal. Cela devenait inextricable. Finalement un jour où il se promenait sur les quais de la rivière Songhua, il tomba sur un vieil ami manutentionnaire, qui lui demanda :

— Il paraît que tu vas ouvrir une auberge, combien de kangas ?

— Trois, deux grands et un petit, de quoi accueillir vingt clients.

Du coup, il se dit, pourquoi ne pas l'appeler « Aux trois kang »? Un nom sans lien avec elles, chic et approprié. Wang Chunshen se rendit directement dans la grand-rue Zhengyang et fit faire une enseigne horizontale en frêne cernée de cuivre avec cinq caractères noirs bordés d'or, *Auberge des trois kang*. Mais lorsqu'il l'accrocha au-dessus de la porte, Wu Fen fit encore une scène : pourquoi avoir choisi des caractères noirs bordés d'or? Wang Chunshen se rendit soudain compte que pour elle le mot « or », *jin*, était tabou. Il ne put que ricaner : « Si tu t'appelais Bai (blanc), j'aurais mis deux bordures blanches ; si tu t'appelais Lan (bleu) j'en aurais mis trois bleues ; et si tu t'appelais Hong (rouge), et que je n'en aie pas mis six rouges, tu me couperais une main, à coup sûr ! ». Cela la fit rire, et elle n'en parla plus.

Les affaires ne commencèrent pas mal. Les deux grands kang réservés aux hommes étaient toujours pleins ; le petit réservé aux femmes avait souvent huit places libres sur dix. Pas étonnant, ce sont les hommes qui voyagent pour leurs affaires, et ils n'emmènent pas leur femme, en général.

Ils s'étaient partagé les tâches entre eux trois de façon claire : Wang Chunshen se chargeait de l'eau et du bois, d'acheter les provisions et les billets de train ou de bateau pour les clients ; Wu Fen s'occupait du chauffage des kang, du ménage et de la lessive, ainsi que des comptes ; Jin Lan faisait un travail plus dur, elle s'occupait des cuisines. Mais elle le faisait volontiers, chaque fois qu'elle préparait un ragoût, elle goûtait quelques morceaux de viande pour voir s'il était bon. Du coup, son visage grêlé devint, après l'ouverture de l'auberge, radieux.

Les deux enfants que Jin Lan avait mis au monde s'appelaient Jibao et Jiyang, ils avaient trois ans d'écart. L'été, ils jouaient dans la cour après les repas, l'hiver, ils rampaient dans la grande cuisine, où il faisait chaud, ils



n'étaient pas embêtants. Wang Chunshen préférait naturellement le garçon, Jibao. La nuit, il avait l'habitude de le tenir dans ses bras. Ses deux femmes, délaissées, attiraient l'attention des clients. Un jour, Wang Chunshen tomba dans l'écurie sur Wu Fen qui se roulait dans le foin avec un maquignon. Il ne se fâcha pas, il leur dit juste de ne pas faire peur aux chevaux, pour ne pas recevoir de coup de sabot. Plus tard elle vint s'agenouiller devant lui, rouge de honte, en disant qu'elle ne lui en voudrait pas s'il la fouettait à mort. Il lui répondit avec mépris : « Je n'ai pas le temps de te fouetter, je préfère fumer une pipe ! » Cela blessa Wu Fen plus profondément que d'être fouettée ! Elle comprit que Wang Chunshen ne la toucherait plus et s'intéressa aux clients de l'auberge, venus des quatre coins de Chine, histoire de trouver un exutoire. Et elle finit par en rencontrer un. L'homme s'appelait Ba Yin, il avait été « coutelier » à Hailar, en réalité il coupait et récoltait le pavot à opium. Puis, quand la cour des Qing en avait interdit la culture et la consommation, il s'était mis dans la fourrure. Les migrants venus du Shandong et du Henan aimaient chasser les marmottes pour leur fourrure, qu'ils revendaient aux marchands. La fourrure de ce mammifère, souple et douce, belle et noble, était connue pour tenir chaud, on en faisait des vêtements d'hiver qui se vendaient bien, et ceux qui en faisaient le commerce étaient bien dodus. Chaque fois que Ba Yin revenait à Harbin pour en vendre, il descendait à Fujiadian à l'Auberge des trois kang. Jin Lan, voyant que Wu Fen s'était trouvé un partenaire, ne voulut pas être en reste et elle s'efforçait d'attirer l'attention des clients avec ses bons petits plats. Mais avec son visage à faire peur, les gens l'évitaient. Cependant, un eunuque venu tout droit de la Cité interdite, du nom de Zhai Yisheng, s'éprit d'elle et s'installa à l'auberge. Bien qu'il ne pût la satisfaire sur le plan sexuel, on le craignait à cause de son air patibulaire et personne n'osait lui chercher

noise; il était donc le protecteur de Jin Lan, qui du coup put redresser la tête.

Depuis que Wu Fen et Jin Lan étaient en bons termes, Wang Chunshen avait quasiment cessé d'exister à leurs yeux. Quant à lui, il en avait assez d'elles et quand il avait envie d'une femme, il se rendait dans les maisons closes. Les femmes y étaient chaleureuses et douces, elles prenaient soin de vous, elles n'avaient pas d'états d'âme. Quand Wu Fen et Jin Lan apprirent ces visites, furieuses, elles resserrèrent les cordons de la bourse pour que l'argent de l'auberge ne glisse pas dans les mains de Wang Chunshen, lui coupant net les moyens de ses plaisirs, et elles cessèrent de feindre de cacher leurs relations respectives avec Ba Yin et Zhai Yisheng. Wu Fen massait le dos de Ba Yin, Jin Lan curait les oreilles de Zhai Yisheng, toutes deux ouvertement, au nez et à la barbe de Wang Chunshen. C'est pourquoi celui-ci n'aimait pas rester à l'auberge.

Chaque année au début de l'été, les chevaux des écuries de l'Intendance régionale devaient passer une inspection sanitaire au Yamen, le siège du gouvernement local, près du fleuve, afin de retirer du service les animaux malades ou trop vieux. Deux ans plus tôt, à cette occasion, un nouveau champ de possibilités s'était ouvert par hasard devant Wang Chunshen. Les chevaux du Yamen étaient sélectionnés aussi soigneusement que les concubines destinées au palais impérial, il fallait dans les deux cas une belle silhouette sans défaut, raison pour laquelle les chevaux réformés par le Yamen étaient très recherchés. Wang Chunshen connaissait bien Yu Qingxiu, une aide cuisinière de l'Intendance régionale, qui lui parla d'un jeune cheval en excellente santé, travailleur, qui n'était jamais choisi pour les cérémonies en raison de sa robe noire, que les hommes de corvée dédaignaient pour la même raison, et dont le Yamen voulait se défaire; elle lui demanda s'il n'avait pas besoin d'un cheval à l'auberge.

Wang Chunshen était justement en train de réfléchir à un nouveau commerce, il en parla à ses femmes qui l'encouragèrent avec enthousiasme car dès lors que Wang Chunshen s'occuperait d'autre chose, l'auberge serait à elles. Ce cheval noir était grand et de belle prestance, il avait le pelage luisant, le seul regret c'est qu'il avait sur la croupe une marque ronde attestant qu'il avait appartenu à l'Intendance régionale. Quelle que soit la façon dont on regarde de telles marques, ce sont des cicatrices.

Wang Chunshen se lança dans le métier de cocher de fiacre. Il aimait aller dans le quartier des Quais et dans la Nouvelle Ville, qui étaient plus occidentalisés et où il y avait plus de clients. A midi, il déjeunait sur le pouce, deux pains au sésame ou un bol de nouilles. Le soir, il rentrait en guidant son fiacre à travers les rues des quartiers traditionnels, et quand il arrivait à Fujiadian, ce qu'il souhaitait le plus, c'était une bonne soupe chaude. Mais Wu Fen et Jin Lan lui faisaient souvent la tête et il se retrouvait souvent avec un repas froid. Sans la présence de son fils Jibao à l'auberge, il n'aurait plus eu envie d'y remettre les pieds. Il trouvait de plus en plus que dans sa famille, il était comme un de ces chevaux « retirés du service » ; quant à savoir pourquoi il en était arrivé à une telle veulerie, il n'aurait pu le dire clairement. Il aurait bien voulu faire preuve d'autorité, mais curieusement, dès qu'il entrait dans les lieux, il avait l'impression d'être un laquais qui fait ce qu'on lui dit de faire.

Ce soir-là, comme Ba Yin revenait de Mandchourie, Wang Chunshen profita de sa présence : le repas du soir ressemblait à quelque chose. Ragoût de mouton aux navets, poitrine de porc fraîche aux nouilles plates, crêpes à l'oignon, il se régala. Assis sur ses talons devant le poêle, la bouche dégoulinante de graisse, il entendit Ba Yin tousser dans la chambre de Wu Fen. Et il pensa, putain, cette débauchée l'a crevé, on dirait !

## LE RACHAT D'UNE FILLE DE JOIE

La boutique familiale de Zhai Fanggui, dans la deuxième rue du quartier des Quais, attirait particulièrement les corbeaux. D'une part, il y avait devant sa porte deux grands ormes dans lesquels ils pouvaient se percher, d'autre part il s'agissait d'un entrepôt de grains. Et rien n'est plus attrayant, pour des corbeaux que l'odeur du blé et du riz, du millet et des haricots.

Ces oiseaux volent en groupe, et il y en avait souvent dans ces ormes au moins quatre ou cinq. Lorsqu'elle ouvrait sa boutique le matin, Zhai Fanggui avait l'impression que les arbres avaient rapetissé, parce que les corbeaux, tels des fruits lourds, faisaient ployer les branches. Pour qu'elles reprennent leur position d'origine, il fallait prendre une poignée de grains et les disperser au pied des arbres : les corbeaux descendaient pour les picorer, tout excités. Les arbres semblaient s'ébrouer et retrouvaient leur taille.

Zhai Fanggui ne détestait pas les corbeaux, d'abord ils s'habillent bien, le noir ne passe jamais de mode. Ensuite, ils sont énergiques et ne craignent pas le froid. L'hiver venu, les oiseaux aux jolies couleurs migrent vers le sud, mais les corbeaux demeurent vaillamment dans les neiges du nord. Enfin, leur cri rauque porte les accents de l'amertume, il a quelque chose d'humain, ce n'est

pas comme le passereau, le loriote ou l'hirondelle, dont le chant est certes joli mais évoque les voix du ciel, qui paraissent infiniment lointaines. Comme elle aimait bien les corbeaux, Zhai Fanggui leur donnait parfois du grain à manger. Mais quand son homme Ji Yonghe l'y prenait, il la grondait en même temps que les volatiles : « Si vous en êtes capables, cherchez à manger par vous-mêmes ! Si vous mangez mes grains à l'œil, gare à vos becs ! » A ses yeux, les corbeaux portaient une tenue de deuil, leurs cris ressemblaient à des sanglots, c'étaient des oiseaux de mauvais augure. Et les corbeaux connaissent les hommes : les jours où c'était Ji Yonghe qui ouvrait la boutique, ils n'attendaient pas qu'il les chasse, ils s'envolaient en groupe vers la rivière.

Lorsque le commerce du grain allait moins fort que d'ordinaire, Ji Yonghe avait tendance à blâmer les corbeaux qu'il n'aimait pas. Pour les empêcher de venir, un jour, il était grimpé dans l'arbre et avait pris tous leurs œufs, puis détruit leurs nids. Les œufs de corbeaux ont une coquille verdâtre, et quand Ji Yonghe les avait réduits en miettes, il avait dit d'un ton mauvais à Zhai Fanggui : « Des oiseaux qui se cachent dans un palais de printemps<sup>1</sup>, ça ne peut pas être bon ! » Zhai Fanggui avait songé à ses jours passés en maison close, et n'avait pu que lâcher un soupir. Les corbeaux ont de la mémoire, et ils n'avaient plus fait leurs nids dans ces ormes, mais comme ils les appréciaient, ils y revenaient toujours matin et soir. Ji Yonghe, furieux, envisagea d'abattre les arbres. Mais ils avaient beau pousser devant sa porte, ils ne lui appartenaient pas. S'y attaquer eût été comme arracher les cheveux d'un Occidental, Ji Yonghe n'en avait pas l'audace.

Lorsqu'il insultait les corbeaux, Ji Yonghe se gardait néanmoins de le faire devant Chen Xueqing, qui tenait

---

1. Allusion aux maisons de plaisir

une boutique de bonbons dans la troisième rue. Elle était mandchoue, or une légende voulait qu'un corbeau ait sauvé l'empereur Qing Taizu, et depuis ce temps-là, ces oiseaux étaient considérés par les Mandchous comme des génies protecteurs et de bon augure<sup>1</sup>. Un « mât de Solon » – un mât sacré – avait même été installé dans le palais impérial pour faire des sacrifices aux corbeaux. Quand les Mandchous en voyaient, ils étaient si contents qu'ils leur donnaient des graines et ils ne leur faisaient jamais de mal. Chen Xueqing avait une robe traditionnelle de satin bleu avec un couple de corbeaux brodé sur la poitrine. Une fois, en venant acheter du grain, elle avait vu Ji Yonghe en train de pester contre ces oiseaux, et elle avait tourné les talons, fâchée. Ji Yonghe l'avait rattrapé, cherchant à faire amende honorable. Il était connu pour son avarice, mais avec elle il n'osait pas se montrer trop pingre. Quand elle venait se fournir en grain, il était prêt à baisser son prix. Un peu parce qu'il était amoureux d'elle, mais aussi parce qu'il craignait l'homme qui la protégeait, un bandit de grand chemin. En fait, personne ou presque ne l'avait jamais vu. Quand il revenait à Harbin, c'était apparemment toujours en pleine nuit, il rentrait dans sa maison et n'en sortait plus pendant deux ou trois jours, puis il repartait. Les gens en étaient réduits à deviner ses traits à travers ceux du fils de Chen Xueqing. Il devait avoir un visage carré, de petits yeux, un nez en gousse d'ail et une large bouche de vorace. La boutique de Chen Xueqing n'était pas grande, tous les bonbons qu'elle vendait venaient de l'usine de sucre de la rivière Ashi, ils étaient fades et ses affaires ne marchaient pas fort, mais elle mangeait et s'habillait avec plus de raffinement et de recherche que quiconque. Les gens disaient avec

---

1. Le fondateur de la dynastie mandchoue (1616-1912) des Qing, Qing Taizu (1559-1626), aurait été sauvé par un corbeau d'une sécheresse et d'une invasion coréenne.

assurance que sa boutique n'était qu'une façade. Ses vraies ressources pécuniaires provenaient de cet homme louche. Il lui apportait de grosses sommes d'argent qui seules lui permettaient de se maintenir. Le quartier des Quais, depuis la construction du chemin de fer, était le terrain de prédilection des Russes. Ils tenaient des boulangeries, des cafés, des charcuteries, de débits de boissons, des magasins de fleurs, peu fréquentés par les Chinois, mais Chen Xueqing y allait souvent. Elle avait au moins une bonne dizaine de robes de satin pour l'été, de toutes les couleurs, et deux manteaux de marmotte pour l'hiver, un blanc et un noir. Les fins de semaine, elle emmenait son fils au cinéma « Illusion » à l'entrée de la rue commerçante voir les films venus directement de Paris ou de Berlin. Quand ce cinéma avait ouvert, Zhai Fanggui était passée devant. En voyant les myriades de bougies allumées pour l'inauguration, elle s'était dit que ce serait beau d'y entrer avec un ami prévenant pour regarder un film ! Dans son esprit, voir un film était simple, trouver la bonne personne pour vous y accompagner était plus difficile.

Zhai Fanggui était originaire de Shunde dans la province de Zhili, elle avait un frère aîné et une sœur cadette. Les garçons de cette zone devenaient souvent eunuques, en raison de la pauvreté. S'il leur manquait quelque chose en bas, le haut était complet, ils étaient riches et donc dignes d'intérêt. Son frère Zhai Yisheng avait de l'ambition, et à quatorze ans, il s'était fait volontairement châtrer pour entrer au palais impérial en tant qu'eunuque. Depuis, sur la poutre de leur maison, il y avait un boisseau enveloppé d'un tissu rouge, à moitié rempli de chaux, dans lequel étaient conservés son pénis et ses testicules. Par-dessus, son contrat de castration enveloppé dans du papier huilé. Zhai Fanggui voyait souvent sa mère regarder le boisseau, les larmes aux yeux, et secouer la tête en soupirant. Quant à son père, il avait

pris l'habitude au milieu de la nuit de s'asseoir sur un tabouret sous le boisseau et de fumer pipe sur pipe. Dans leur mélancolie, ils s'étaient convertis au christianisme sous l'influence d'un missionnaire français. A la fin de la semaine, quel que soit le travail qui restait à faire aux champs, ils allaient à la messe dans une petite église. Zhai Fanggui n'aimait pas la croix que portaient ses parents sur leur poitrine, on aurait dit des épées croisant le fer, c'était lugubre. Mais elle aimait bien l'église du village, à cause du joli son de son carillon.

Quelques années après la conversion de ses parents, la révolte des Boxers éclata. Pendant ce raz-de-marée de « soutien à la dynastie des Qing et de destruction de l'Occident », un grand nombre d'églises furent brûlées. Les missionnaires furent surnommés les « grands velus », les tenants du catholicisme et du protestantisme, les « seconds velus » ; et ceux qui se servaient de marchandises occidentales, les « troisièmes ou quatrièmes velus ». Et il suffisait d'être « velu » pour faire l'objet d'une expédition punitive.

A seize ans, un soir d'été, Zhai Fanggui, ne trouvant pas le sommeil à cause de la chaleur, se mit à sa fenêtre et regarda la pleine lune. Elle eut soudain envie d'aller à la rivière se laver les cheveux, histoire de se rafraîchir. Ses longs cheveux collés par la transpiration ressemblaient à une poignée de céleri moisi et dégageaient une odeur nauséabonde. Quant à se les laver à la maison, c'était gaspiller de l'eau et risquer de réveiller ses parents et sa sœur. Elle sortit sans bruit de la cour, referma doucement le portail et se dirigea vers la rivière. Celle-ci se trouvait à peu près à un li de leur maison. Zhai Fanggui était plus audacieuse que les autres filles du village, et puis cette nuit-là, la pleine lune éclairait presque comme en plein jour, elle marchait sans crainte. En se lavant les cheveux, elle toucha plusieurs fois des poissons, qui prenaient



peut-être sa chevelure pour des algues. Quand elle eut fini, elle s'en retourna et vit à son grand désarroi le village en feu, les flammes s'étirant vers le ciel comme si celui-ci voulait se faire griller quelque chose et qu'il se servait des fermes comme combustible. Terrifiée, elle se précipita vers sa maison. Lorsqu'elle y arriva, tout essoufflée, elle vit quelques villageois rescapés, parmi lesquels son voisin qui tenait l'huilerie, Zhang Erlang.

Zhang Erlang avait vingt-trois ans, un visage en lame de couteau, de petits yeux, il était tout maigre, comme s'il pressait aussi son corps pour en extraire de l'huile. Il ne s'attendait manifestement pas à voir Zhai Fanggui : « Les Boxers ont mis le feu aux maisons des chrétiens, tous ceux qui ont des liens avec les « velus » sont menacés de mort ! Enfuis-toi ! Ta maison est presque complètement brûlée, tu as eu de la chance ! » C'était la panique, une âcre odeur de brûlé emplissait l'air. Zhai Fanggui demanda : « Mais mon père et ma mère et ma sœur, où se sont-ils enfuis ? » Zhang Erlang frappa le sol du pied : « Ils ont condamné les fenêtres avant de mettre le feu aux maisons, personne n'a pu s'enfuir ! » Zhai Fanggui sanglota : « Il faut que j'aie vu, je ne suis pas croyante, je ne crois pas qu'ils voudront me tuer ! » Zhang Erlang l'attrapa par les mains : « Tu n'es pas croyante mais tes parents le sont. Ce sont des seconds velus, ils te traiteront comme une fille de velus ! Si tu vas chez toi, tu aurais beau avoir neuf vies qu'il ne t'en resterait aucune ! » Sans lui laisser le temps de répondre, il la prit par la main et se mit à courir. Voyant les gens s'enfuir, échevelés, en chemise, elle le suivit. Ils coururent ainsi pendant un temps qu'elle ne mesura pas, et quand la lune fut en plein milieu du ciel, ils arrivèrent dans un bosquet de saules qui semblait calme. La lune était belle, la brise douce, l'herbe accueillante, et Zhai Fanggui sentait bon. Zhang Erlang qui était toujours à la recherche d'une femme bien

en chair mais n'était pas encore marié, ne put s'empêcher de prendre dans ses bras cette jeune fille. Quand elle se débattit, il dit : « Avec moi, tu ne manqueras jamais d'huile de toute ta vie ! » Elle l'implora : « Je ne veux pas d'huile, lâche-moi ! » Mais Zhang Erlang, tel un chasseur ayant pourchassé sa proie par monts et par vaux pendant plusieurs jours, n'allait pas laisser la biche s'échapper sans décocher sa flèche. Zhai Fanggui fut surprise par la force de ce garçon si maigre. Face à lui, sa résistance valait celle d'une touffe d'herbe face à un taureau affamé. Cette nuit-là, Zhai Fanggui détesta non seulement Zhang Erlang mais aussi la lune, parce qu'elle se contenta de danser au lieu de lui porter secours. Dans son esprit, la lune avait ce pouvoir.

Le lendemain, elle rentra avec lui au village, dont il ne restait que des ruines. Des tas de ruines qui ressemblaient à des champignons écrasés par une pluie trop forte. La petite église avait entièrement brûlé et aucune maison de chrétien n'avait été épargnée. La seule partie qui restait de sa maison était le porche. Elle s'appuya contre un montant, pensant aux corps de ses parents et de sa sœur engloutis dans la cendre noire. La terre tourna et elle s'évanouit. Quand elle revint à elle, elle était dans l'huilerie de Zhang Erlang. Celui-ci lui dit : « Tu n'as plus de famille, reste avec moi, tu apprendras à presser l'huile. » Zhai Fanggui se mit à pleurer. Il reprit : « A quoi bon pleurer ? Tes parents n'avaient qu'à ne pas croire à la Bible prêchée par ces prêtres occidentaux. Avec leurs yeux bleus et leurs cheveux jaunes, il n'y en a pas un de bon. Tous des diabolins ! Tu n'as pas entendu dire que dans leurs hôpitaux, ils arrachent les yeux des nourrissons pour en faire des drogues ? Que leurs abbés se servent d'un truc spécial pour extraire le sperme des petits garçons ? Fréquenter les Occidentaux, ça ne peut que porter malheur ! »

Pourtant, dans son huilerie, il y avait bien des produits occidentaux, comme des clous, un parapluie en métal, des chaussettes, raison pour laquelle il avait fui lors de l'attaque. Mais une fois rentré, il se débarrassa de tous ces objets jusqu'au dernier.

Zhang Erlang se montra compatissant, il acheta un cercueil pour les restes des corps calcinés des parents de Zhai Fanggui, les mit en bière et les enterra dans le cimetière du village. Comme ça, quand ils lui manqueraient, elle aurait un endroit où pleurer. C'est ce qui la fit rester, alors qu'elle s'apprêtait à s'enfuir.

Un jour, Zhang Erlang ramena à la maison dans une brouette la cloche de l'église. Tout excité, il dit à Zhai Fanggui : « La seule chose qui n'a pas brûlé de l'église, c'est cet engin. Ça fera un bon tabouret ! » Zhai Fanggui ramassa une pierre et frappa doucement la cloche. Elle pouvait encore émettre un son, mais pas aussi cristallin qu'avant, plutôt un bruit sourd, comme si elle était enrhumée. Zhang Erlang sauta de joie : « C'est une solide cloche, avec un incendie pareil, elle sonne encore. J'ai ramassé un trésor. » Zhai Fanggui ricana : « Je croyais que tu avais peur des objets occidentaux ? La cloche vient de l'église, elle en fait partie, non ? » A ces mots, Zhang Erlang se mit à trembler. Il n'osa pas garder la cloche même une nuit, il la remit dans sa brouette et la ramena à l'église. Mais il ne revint pas : en entrant dans l'église il avait fait un faux pas et était tombé dans la crypte. La balustrade de couleur qui la protégeait avait été réduite en cendres.

Après la mort de Zhang Erlang, son frère Zhang Sanlang vint à l'huilerie. Il donna à Zhai Fanggui une planche d'huile et la chassa. Zhai Fanggui n'avait pas l'intention de demeurer dans ce village sans espoir qui était pour elle une meurtrissure, elle vendit l'huile, acheta deux paquets de billets funéraires qu'elle alla brûler sur

la tombe de sa famille, garda le reste comme viatique et prit la route. Elle avait une tante à Changchun chez qui se réfugier. L'armée des huit puissances occupait déjà à ce moment-là la Cité interdite, c'était la panique générale, le chaos, il y avait des réfugiés partout. On disait que le gouverneur du Zhili s'était suicidé, que l'impératrice avait fui avec sa suite à Xi'an. En y passant, Zhai Fanggui pensa à son frère eunuque et se demanda, les yeux embusés de larmes, s'il vivait encore. A cause des armées en déroute qui bloquaient les chemins, elle n'arriva à Changchun qu'au début de l'automne. Elle eut du mal à trouver sa tante, mais leurs retrouvailles, loin d'être joyeuses, furent tristes. La tante était hémiplégique, clouée sur son kang, elle avait besoin d'aide pour se nourrir et faire ses besoins. L'oncle tenait une petite épicerie, il arrivait à peine à nourrir les quatre membres de la famille. L'arrivée de Zhai Fanggui, une bouche de plus à nourrir, ne le réjouit pas.

Les étals c'est comme les hommes, il y a ceux d'en haut et ceux d'en bas. Les premiers vendent des cigarettes, de l'alcool, du thé ou du sucre, des pâtisseries et des bonbons ; les seconds vendent de l'huile et du sel et du vinaigre. L'oncle était de la seconde catégorie. Pour éviter d'être à leur charge, Zhai Fanggui trouva un travail de lingère. La nuit, elle dormait dans la boutique. Baignant dans les odeurs de sauce soja et de vinaigre, elle avait l'impression qu'elle sentirait bientôt le poisson salé.

Trois ans plus tard, la tante s'éteignait. A peine la cérémonie du septième jour après le décès achevée, l'oncle fit venir chez lui une femme d'une cinquantaine d'années, une entremetteuse, qui lui présenta un parti pour Zhai Fanggui, un homme plus âgé qu'elle de quatre ans dont la famille, prospère, tenait une pharmacie traditionnelle à Harbin. Après l'indemnisation payée par la Chine pour la révolte des Boxers en 1901, les taxes s'étaient considérablement alourdies, les affaires de la petite épicerie de

l'oncle périlclitaient, et la blanchisserie où Zhai Fanggui travaillait dut fermer. Désœuvrée, elle se dit que tôt ou tard elle devrait se marier, que plus tôt elle se marierait, plus tôt elle aurait des enfants, et plus tôt ceux-ci la soutiendraient quand elle serait vieille. Elle suivit donc la femme jusqu'à Harbin. Ce n'est qu'arrivée sur place qu'elle comprit qu'il n'y avait pas de pharmacie, et qu'en fait son oncle et la femme l'avaient vendue à une maison close de Fujiadian, la Bibliothèque des nuages bleus. La mère maquerelle avait cru, à entendre l'entremetteuse, qu'elle était vierge, et pour son premier jour à la maison close, elle avait prévu de la donner à un fils de riche famille, espérant en tirer une somme rondelette. Quand le client ressortit en se plaignant à haute voix d'avoir été trompé, la mère maquerelle la battit vertement en se plaignant de l'avoir achetée à perte.

Les filles qui vendent leur corps pour manger ont toutes un surnom, comme Rose rouge, Souci d'Or, Lys sauvage, pour la plupart lié à une fleur. Comme Zhai Fanggui avait un visage rond, la peau blanche, un air un peu noble, la mère maquerelle la surnomma « Pivoine blanche ». Mais Zhai Fanggui ne voulait pas d'un nom de fleur : si belles soient-elles, elles fanent toutes. Elle voulut choisir Bingling Hua, « Fleur de glace », parce qu'elle était la seule à s'ouvrir dans le froid et à avoir l'orgueil de ne pas être odoriférante. La mère maquerelle lui dit, c'est un nom trop froid, personne ne voudra toucher à toi. Elle refusa fermement. Zhai Fanggui dut céder et opta pour Zhilan, « Orchidée » parce qu'elle aimait les savonnets de cette marque. Ce choix réjouit la maquerelle : « Les femmes viennent au monde pour laver les hommes de leur poussière, un nom de savonnette, c'est bon signe ! » Cependant, comme toutes les filles avaient des pseudonymes en trois caractères, elle ajouta devant Zhilan le caractère Xiang, « parfum ». Zhai Fanggui s'appela donc Xiang Zhilan.

Xiang Zhilan devint peu à peu la carte maîtresse de la Bibliothèque des nuages bleus, grâce à sa douceur. Une fois qu'elle eut compris qu'elle n'avait guère de chances de mener une meilleure vie, elle se résigna. Curieusement, une femme même très belle, pour peu qu'elle ait mauvais caractère, aura toujours l'air renfrogné et déplaisant, quel que soit le regard qu'on porte sur elle ; alors qu'une femme au caractère calme et amène arrivera à transformer un physique ordinaire en une prestance attrayante. Telle était Xiang Zhilan, elle avait beau avoir les yeux un peu trop éloignés, une coquetterie dans l'œil, comme elle était souriante, la commissure des lèvres tournée vers le haut, et avait le regard vif, cela lui donnait un charme spécial. Ce que les hommes préféraient chez elle, ce n'était pas sa figure mais son caractère.

Parmi les clients de Xiang Zhilan, les habitués étaient nombreux. Ses amoureux comptaient un tenancier de salon de thé, un marchand de fruits de mer, un négociant en semences, un responsable des prêts dans une banque occidentale, ainsi qu'un enseignant. Celui qu'elle préférait était Xu Yide, de trois ans son cadet. Il n'était pas vraiment un client régulier, il venait seulement trois ou quatre fois par an. Il avait des doigts de fée, capables de modeler des figurines en terre ou de fabriquer des lanternes. Il tenait une toute petite boutique, où il ne vendait que des objets de bon augure : des bougies occidentales polychromes, des lanternes rouge feu, des bandes de pétards et des estampes pour le Nouvel An. A la fin de l'année, il achetait des estampes colorées de la bourgeoisie de Zhuxian, avec des inscriptions en quatre caractères du genre *Tian Xian Song Zi* (Immortelle céleste, donne-nous un fils), *Bu Bu Lian Sheng* (Qu'à chaque pas éclore une fleur de lotus), *Song Ji Yan Nian* (Puissiez-vous atteindre la longévité d'un pin ou d'une grue), *Wu Zi Deng Ke* (Que vos cinq fils réussissent aux examens

impériaux), les gens les aimaient toutes. Ce que préférait Xiang Zhilan parmi ces estampes, c'étaient celles représentant les gardiens des portes, ces divinités chargées de protéger l'accès à l'autel dont on placarde les images sur les portes d'entrée au Nouvel An. D'une carrure impressionnante, leur robe flottant au vent, le front large, les sourcils épais, dotés de longs favoris et de beaux yeux, le sabre à la ceinture, un fouet à la main, même si leur tête paraissait démesurée par rapport à leur corps, ces divinités avaient l'air martial qui seyait à leur rôle. Xiang Zhilan pensait souvent que si elle était avec un homme de cette trempe, elle accepterait volontiers d'être un pas-de-porte qu'on piétine. Elle qui n'avait pas de porte sur laquelle placer ces estampes en achetait quand même une chaque année, qu'elle plaçait la nuit près de son oreiller, cela la rassurait. En plus de ces gardiens des portes, Xiang Zhilan aimait les figurines de terre modelées par Xu Yide. A l'entrée de la Bibliothèque des nuages bleus se trouvaient les statuettes de quatre grandes courtisanes, modelées de sa main : Zhao Feiyan de la dynastie des Han, Hong Fu des dynasties du Nord et du Sud, Xue Tao de la dynastie des Tang, Li Shishi de l'époque des Song. Sous ses doigts, elles étaient belles à faire tourner les têtes, de vraies créatures de rêve. Cependant, ce n'étaient pas ces figurines-là qu'aimait Xiang Zhilan, mais celles de la boutique de Xu Yide, par exemple le vieux bonhomme qui riait en mordant un épi de maïs, la grand-mère qui cousait avec ses lunettes de lecture, ou encore le jeune pâtre qui jouait d'une flûte de saule ou la fille aux tresses qui découpait des fleurs de papier. Elle l'avait plusieurs fois taquiné, si tu me rachètes, moi je t'achèterai des lanternes et des figurines toute ma vie. Il répondait toujours, ha, ha, je n'ai pas les moyens de te racheter, c'est trop cher pour moi. En fait, Xiang Zhilan ne nourrissait pas l'illusion de se faire racheter, elle savait pertinemment que les filles comme

elle, aussi distinguées, aussi accommodantes soient-elles, n'étaient jamais aux yeux des hommes que des jouets.

Et pourtant, voilà que Ji Yonghe, le marchand de grains qui avait dix ans de plus qu'elle, n'avait pas regardé à la dépense pour la racheter, ce qui avait fait du bruit à l'époque, la nouvelle avait même été publiée dans le journal. Les filles de la Bibliothèque des nuages bleus étaient jalouses qu'elle ait trouvé un tel point de chute. Mais Zhai Fanggui n'avait compris la raison de ce rachat qu'après son arrivée dans la famille Ji. Ji Yonghe avait déjà été marié deux fois mais ses deux femmes étaient mortes. La première s'était noyée dans la rivière alors qu'elle pêchait des petits poissons et des écrevisses pour nourrir les quelques canards qu'ils élevaient. Elle avait été emportée par les flots, enceinte de cinq mois. La seconde était morte en couches. Ji Yonghe trouvait bizarre que ses deux femmes aient disparu ainsi, sans lui laisser d'enfant. Il se dit qu'il avait sans doute commis quelque faute et il demanda à un devin de venir le voir. L'homme interrogea les huit caractères liés à sa naissance et déclara que son destin était de ne pas avoir une femme vertueuse ni de descendance, et que s'il voulait prendre femme, il devait choisir une traînée qui ait dormi avec mille ou dix mille hommes pour que ce soit durable. Voyant cela, Ji Yonghe commença à fréquenter les filles des lieux de charme. Il avait entendu dire que les hommes se précipitaient pour aller voir Xiang Zhilan à la Bibliothèque des nuages bleus, il eut envie de la posséder et la racheta. Depuis son arrivée à la boutique de grains, on peut dire que Zhai Fanggui n'avait pas eu une seule bonne journée. Ji Yonghe, pour amadouer les clients et regagner l'argent dépensé pour la racheter, l'avait forcée à reprendre son ancien métier. En plus, chaque fois qu'elle recevait un client, son mari se sentait perdant, il la plaquait sur le kang et elle repassait à la casserole : ça le calmait. Zhai



Fanggui trouvait qu'elle était plus libre à la Bibliothèque des nuages bleus. Elle pensait même que, plutôt que de mener cette vie clandestinement, comme une souris de la nuit, mieux valait le faire comme une mouche virevoltant au soleil, c'était plus propre. En retournant aux Nuages bleus, au moins elle retrouverait ses collègues avec lesquelles elle pourrait bavarder, ce serait beaucoup plus amusant que de rester avec Ji Yonghe. Mais un mois plus tôt, le réservoir de kérosène de la cuisine s'était renversé, provoquant un grand incendie qui non seulement avait détruit la maison close mais s'était étendu aux rues voisines. Malgré l'arrivée de la police et des pompiers, on n'avait pu contenir les flammes et, en une nuit, une centaine de maisons avaient brûlé. Zhai Fanggui n'avait plus nulle part où aller.

Ce matin-là, ce fut elle qui ouvrit la boutique, mais comme Ji Yonghe était derrière elle et la surveillait, les corbeaux dans les branches durent se contenter de regarder. Il faut dire cependant qu'ils eurent de la chance : juste au moment où ils allaient s'envoler, Chen Xueqing apparut. Vêtue de sa robe chinoise de coton bleu, un châle de laine rouge sur les épaules, ses escarpins à demi-talons résonnaient joliment dans la rue. Lorsque Ji Yonghe la reconnut, il prit une poignée de grains et la jeta au pied de l'arbre. En voyant les corbeaux venir s'en repaître, Chen Xueqing s'arrêta et les regarda en souriant. Mais elle n'entra pas dans la boutique et continua son chemin.

Ce visage de Ji Yonghe s'allongea, manifestement il regrettait d'avoir gaspillé cette poignée de grains. Cela amusa Zhai Fanggui, qui ne peut retenir un sourire. Alors que Ji Yonghe allait l'injurier, Ba Yin arriva. Il avait le visage couleur de cendre et toussa en entrant. Ji Yonghe pensa qu'il venait vendre ses peaux de marmottes et dit d'emblée : « Je ne fais pas le commerce des peaux. »

Ba Yin répondit : « Il y a eu des inondations l'été dernier à Harbin, je crois que cette année le grain est rare. En Mandchourie, la récolte a été bonne, tu pourrais en acheter un peu pour le revendre ensuite plus cher aux négociants qui exportent. Je me suis laissé dire que l'Angleterre avait besoin de soja en grandes quantités.

— En plus des peaux, tu fais dans le grain, maintenant ? Tu entretiens trop de femmes, tu es à court d'argent, on dirait ? se moqua Ji Yonghe.

Ba Yin montra ses dents blanches, content de lui : « Tu veux parler de cette femme de l'Auberge des trois kang ? Ce n'est pas moi qui l'entretiens, c'est le contraire. Renseigne-toi dans le quartier, chaque fois que je reviens, je suis logé et nourri à l'œil !

— C'est ton talent », dit Ji Yonghe en riant. Puis il commença à parler affaires avec Ba Yin. Il l'interrogea sur le prix du soja, puis fit une grimace, comme s'il avait mal aux dents, en disant que c'était trop cher, et il commença à marchander. Ba Yin qui voulait faire affaire baissa un peu son prix, il ne s'attendait pas à ce que Ji Yonghe veuille encore le faire baisser. Le visage violacé par la colère, Ba Yin eut une violente quinte de toux et cracha même du sang sur la dalle !